

Relations

RELATIONS

Livres

Numéro 790, mai-juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2017). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (790), 45–48.

Masques africains et culture québécoise La Collection Ernest Gagnon (1945-1975)

PIERRE PAGÉ ET RENÉE LEGRIS
Montréal, Fides, 2016, 301 p.

Renée Legris (décédée en 2016) et Pierre Pagé ont décidé de retracer l'itinéraire intellectuel de leur maître et ami, Ernest Gagnon (1905-1978), jésuite, professeur d'art et de littérature, conférencier, chercheur et collectionneur émérite. Véritable somme, ce livre retrace son enseignement en littérature et en histoire de l'art, mais surtout son interprétation des arts (des masques) africains et océaniques, qui se situe dans la ligne des meilleures recherches anthropologiques et ethnologiques du XX^e siècle. Ernest Gagnon possédait une collection imposante de 500 masques. Avec une équipe de professeurs dont faisaient partie les deux auteurs, il a créé, en 1967, le Musée d'art primitif rebaptisé plus tard Musée des arts africains et océaniques, situé dans le Collège Sainte-Marie des jésuites. En 1975, la collection sera léguée au Musée des beaux-arts de Montréal.

Ce magnifique ouvrage est illustré par plus de 70 photos de la Collection Ernest Gagnon, chacune accompagnée d'un commentaire très précis. Il contient en plus une biographie très détaillée – incluant les œuvres, les conférences radiophoniques, les entrevues qu'il a faites, la liste des cours donnés à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, les expositions, les articles et les livres lui étant consacrés – ainsi qu'une bibliographie sur l'art africain. Celle-ci comprend quelques ouvrages d'anthropologie culturelle recommandés par Ernest Gagnon et la description des archives d'Ernest Gagnon. Les auteurs proposent même, en appendice (p. 235-278), un choix de sept textes du jésuite, pour la plupart inédits. Il s'agit là d'un travail colossal.

Le premier chapitre s'attarde sur le parcours académique et intellectuel du personnage. Très vite, au cours de sa formation, il est attiré par Picasso,

Cézanne et Braque en peinture, Stravinsky, Debussy, Ravel et le jazz en musique. Il fréquente les milieux artistiques montréalais où paraissent deux manifestes en 1948 : *Prismes d'yeux* et *Refus global*. Il s'intéresse aussi beaucoup à la peinture désormais dégagée du souci de copier ou de représenter la nature. Il n'est donc pas rebuté par les formes « primitives » de l'art africain. Il cherche plutôt à décoder le sens de cet art qui s'inscrit dans une démarche de quête spirituelle. Nombre de peintres de l'époque suivront ses cours et s'intéresseront à sa pensée. Par ailleurs, la curiosité d'Ernest Gagnon pour les masques africains émane d'un goût personnel, bien sûr, mais qui fait toujours l'objet d'une démarche critique pour s'assurer de l'authenticité des œuvres.

Les auteurs s'attardent ensuite à montrer l'enracinement des masques dans la mémoire des ancêtres et l'espace spirituel de l'Afrique, un continent d'immense tradition et de grande richesse culturelle. Ils le font à partir de trois sociétés traditionnelles d'initiation à l'art du masque : la confrérie Awa du peuple Dogon, les six confréries Dyow du peuple Bambara et la société Poro du peuple Sénoufo.

En faisant connaître aux nouvelles générations cet homme disparu il y a 40 ans, les auteurs permettent aux lecteurs d'apprécier la profondeur de son analyse et l'ouverture qu'il manifeste à l'égard de traditions religieuses différentes de la sienne, mais dont il essaie de comprendre le dynamisme et la richesse. Voilà un très beau livre. À lire et à relire, à regarder encore et encore.

André Beauchamp



La révolution culturelle du capital Le capitalisme cybernétique dans la société globale de l'information

MAXIME OUELLET
Montréal, Écosociété, 2016, 320 p.

Apparaissant à la fin du siècle dernier, les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) ont aujourd'hui pénétré toutes les dimensions de nos vies, et ce, jusqu'à la reproduction de la vie biologique elle-même. Présentées comme le résultat d'une évolution technologique inéluctable, elles sont autant de signes de la « révolution culturelle du capitalisme » de notre époque, nous dit Maxime Ouellet dans cet essai.

Cette révolution a commencé lors du lancement de l'ordinateur personnel Macintosh de Apple, en 1984, date symbolique s'il en est une, sa publicité télévisée faisant d'ailleurs explicitement référence au livre *1984* de George Orwell sur fond d'ode à la liberté individuelle. Le volet français de cette campagne publicitaire était pour sa part accompagné d'un slogan percutant : « Il était temps qu'un capitaliste fasse une révolution. » Le lien entre les NTIC et le capitalisme était ainsi affirmé tambour battant. Ce lien a été rendu possible grâce au développement de la cybernétique – science de l'orientation des actions par le contrôle de l'information – dans la première moitié du XX^e siècle, elle-même issue, au siècle précédent, de la volonté de dépasser les crises politiques et économiques de la société moderne naissante par le progrès technologique et communicationnel. Cybernétique, néolibéralisme et gouvernance, voilà trois éléments centraux de ladite société de l'information et de l'économie du savoir.

Pour l'auteur, les NTIC ne sont pas que de simples outils de connaissance, de communication et de commerce. Leur présence aux ramifications démultipliées manifeste et déploie une nouvelle culture. Plus qu'une idéologie, l'articulation organique entre les NTIC, la culture et le

capitalisme forme une structure qui encadre notre imaginaire, construit la réalité et oriente nos actions individuelles et collectives. De celle-ci émanent de nouvelles subjectivités réseautées qui, dans leurs tentatives de répondre aux apories du capitalisme avancé, semblent plutôt le reconduire sous un mode volontariste, participatif et festif. C'est que tout doit être réévalué à l'aune de cette nouvelle donne : dans la société du savoir, « les cerveaux ne sont que l'appendice du marché ». Nous sommes ainsi appelés à nous adapter aux transformations sociales que les NTIC et les crises financières induisent par une multitude de mécanismes dont l'auteur nous entretient, qui vont du pantoïme au *branding*, en passant par le *big data*, la surveillance, le *robot-trading* (transactions financières automatisées) et la littéracie financière, mais aussi par les films, les séries télé ou encore les publicités de fournisseurs d'accès à Internet ! Et dans le contexte où nous avons traversé le pont « du gouvernement des hommes à l'administration des choses » (Saint-Simon), nous pouvons effectivement nous demander avec l'auteur s'il est encore possible de construire un monde commun avec cette virtualité qui s'impose en déconstruisant la société telle que nous la connaissons.

Par son érudition, cet ouvrage nous propose une synthèse fort intéressante et stimulante du monde actuel et de ses enjeux. Maxime Ouellet oblige le lecteur à entrer de plain-pied dans le XXI^e siècle et à réfléchir aux jalons d'une nouvelle réflexion critique qui dépasserait les inconséquences de la pensée contemporaine et le blocage d'un certain marxisme traditionnel. Somme toute, cette révolution culturelle n'a pas eu que de mauvais côtés : les NTIC ont rendu possible des mouvements de protestation et des modes alternatifs d'organisation sociale là où nous ne les attendions pas ; il n'en tient qu'à nous de nous prendre en main et de raviver le politique sur une nouvelle base : les communs. Mais pour l'instant, le paradoxe reste le suivant : de l'« économie du savoir et de la société de communication » émerge la triste époque de la « vérité post-factuelle ».

Benoît Coutu

Le dernier chant des premiers peuples

JEAN BÉDARD

Montréal, VLB éditeur, 2016, 239 p.

Ce roman de Jean Bédard est le dernier volet d'une trilogie commencée avec *Le chant de la terre innue* (2014) et poursuivie avec *Le chant de la terre blanche* (2015). L'auteur y explore une autre manière d'habiter le monde, présentée comme une résistance inspirante à celle qui domine en Occident, centrée sur la maîtrise technique et l'appât du gain, et qui nous conduit à une impasse. Dans le premier volet, à travers la rencontre initiatique entre des Innus et des Inuits en une période précoloniale indéterminée, il nous faisait entrer, jusqu'à perdre pied, dans la cosmovision amérindienne, où le rêve et les mythes font partie intégrante de la réalité. Dans le deuxième, cette exploration se poursuit avec le rendez-vous manqué, au XVIII^e siècle, entre des Inuits et les frères moraves, un courant religieux dont a fait partie le philosophe tchèque Comenius au XVII^e siècle.

Le dernier chant des premiers peuples se passe dans un temps à venir, pas si lointain, où les gens fuient les villes devenues invivables en raison du réchauffement climatique provoqué par un rapport au monde en rupture avec l'intelligence de la vie. Nous suivons le parcours initiatique d'une scientifique d'origine naskapie wendate qui s'était éloignée de la sagesse autochtone et qui tente de trouver un asile dans le territoire de ses ancêtres, au-delà de Sept-Îles. Cette fuite deviendra une quête de guérison personnelle aux accents collectifs, en compagnie de son grand-père.

À travers cette quête, nous faisons l'épreuve à la fois de l'avidité qui grève les recherches scientifiques et les détourne de leurs fins nobles, de la violence coloniale envers les peuples autochtones et de la déchéance qu'elle a engendrée parmi eux. Habité par la mort et l'absurde d'une vie coupée du sens, le personnage entreprendra un long passage de la mort à la vie, grâce au souffle bienfaisant d'une sagesse



millénaire se déployant en une multitude de mythes (algonquins, innus, inuits, mi'kmaq, mohawks, wendats...) qui sont autant de clés pour comprendre notre monde, se vacciner contre la démesure et éprouver le vertige de l'infini. À travers les blessures, les traumatismes, les démons et les fantômes, il s'agit d'un voyage purificateur vers la conscience – ce fil ténu qui nous relie à la vie. C'est parce qu'elles ont coupé ce fil que la science, la technique et même la politique nous conduisent au désastre autant écologique que spirituel. Le lecteur est invité à le renouer, grâce aux légendes qui le projettent dans le corps des animaux, dans le ventre de la terre, dans l'âme du monde.

Dans ce roman initiatique, Jean Bédard, écrivain et philosophe formé à l'école des mystiques et philosophes qu'a vu naître la fin du Moyen-Âge en Europe (Maître Eckhart, Comenius, Nicolas de Cues, Marguerite Porete), nous fait saisir les liens qui nous unissent aux autres, aux animaux, au vivant ; les liens intimes entre la beauté et le sens du monde. Il nous parle de notre responsabilité à redonner goût au monde, d'aviver le désir du sens, pour que notre vie, personnelle et collective, cesse de se flétrir par le contact avec l'insignifiance et la laideur qui nous entourent : « Nous en sommes encore à défigurer la beauté parce qu'elle nous révèle une profondeur que nous ne voulons pas » (p. 183).

Toute la trilogie de Jean Bédard peut être lue comme une invitation à apprendre à vivre humblement, à s'émerveiller chaque matin de la beauté du monde, du miracle de la vie dont nous avons le privilège d'être « le chant rassembleur, celui que la terre ressentira comme son acte de conscience » (p. 197).

Jean-Claude Ravet

Écologie et libération Critique de la modernité dans la théologie de la libération

LUIS MARTINEZ ANDRADE

Paris, Van Dieren Éditeur, Collection
« débats », 2016, 280 p.

La critique de la modernité constitue une part importante de la réflexion et du discours de la théologie de la libération. Cette démarche théologique qui part du point de vue des victimes de l'histoire est nécessairement amenée à analyser les structures capitalistes et coloniales qui les oppriment, et qui sont intrinsèquement liées à l'avènement de la modernité. Une telle démarche rejoint la perspective écologiste, qui tient compte des conséquences dévastatrices de l'économie capitaliste et de l'exploitation coloniale affectant la nature tout comme les pauvres, ces derniers étant ainsi doublement dépossédés. Écologie et libération vont donc de pair en Amérique latine, démontre le Mexicain Luis Andrade tout au long de ce livre, à travers son exploration de la théologie et du christianisme de la libération.

Publiant le travail de recherche qui lui a valu un doctorat en sociologie à l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris, l'auteur nous présente, d'un point de vue critique, la pensée d'un grand nombre de théologiens de la libération, tout en se concentrant plus particulièrement sur l'œuvre du grand théologien brésilien et penseur contemporain Leonardo Boff.

À travers le parcours de vie et la pensée de ces théologiens, l'auteur nous fait revoir les origines de la théologie de la libération à partir des mouvements étudiants et chrétiens radicaux, notamment au Brésil dans les années 1960, et ses grands déclencheurs que seront le pontificat de Jean XXIII et la révolution cubaine. Il décortique les pouvoirs coloniaux qui ont dépouillé les populations autochtones et paysannes, les structures néocoloniales ainsi que la mondialisation et l'extractivisme qui maintiennent toujours ces populations dans la marginalité bien après l'indépendance de leur pays. L'ouvrage nous fait voir l'évolution du discours de la théologie de la libération face aux contextes changeants qu'elle rencontre : celui de l'Église, passant d'un « hiver ecclésial » à un possible « printemps » ; celui du 500^e anniversaire de la « découverte » de l'Amérique et des plaies ré-ouvertes de la Conquête ; celui de la rencontre avec la postmodernité ; et, bien sûr, celui de l'émergence des luttes écologistes.

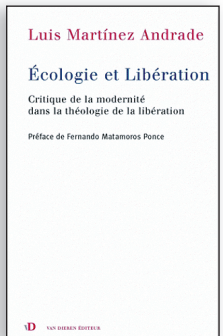
S'appuyant sur les écrits les plus récents de Boff, Andrade place très clairement les préoccupations écologiques dans le cadre de la solidarité avec les pauvres et les exclus et des processus visant leur libération. L'écologie est présentée ici dans la perspective d'un courant de lutte pour la vie et pour les dépossédés plutôt que comme un luxe des sociétés riches.

Très touffu et parfois difficile à suivre, *Écologie et libération* offre cependant des réflexions éclairantes sur des démarches et des débats connexes :

l'approche latino-américaine de la décolonialité (en contraste avec celle de post-colonialité) ; les diverses théories du développement ; le rejet de l'« Autre » autochtone comme élément pourtant important dans le développement du sujet moderne européen (à la suite des travaux du philosophe Enrique Dussel) ; l'intégration des principes de responsabilité et d'espérance dans le discours éco-théologique de Boff ; la religion comme étincelle d'espoir plutôt que comme opium du peuple ; etc.

L'intérêt de Luis Andrade pour les structures d'oppression en Amérique latine n'est pas que théorique. L'auteur est profondément préoccupé par les souffrances et la dépossession des populations pauvres, autochtones et paysannes de cette région du monde. Son intérêt pour la théologie de la libération vient du fait qu'il y trouve un discours et des pratiques redonnant un pouvoir d'agir aux victimes et une utopie inspirante pour les militants, qu'ils soient athées ou chrétiens. Il se dégage de ce livre une grande force de conviction qui vient fouetter notre propre indignation et raviver notre engagement en ces temps où nous célébrons au Québec 40 ans de solidarité avec l'Amérique latine, à travers l'action du Comité pour les droits humains en Amérique latine (voir sa revue *Caminando*, vol. 31, 2016).

Claire Doran



Recherches amérindiennes au Québec est une revue internationale sur les Premières Nations des Amériques publiée depuis plus de 45 ans

Pour vous abonner à la revue ou pour commander nos publications :

www.recherches-amerindiennes.qc.ca

raq@recherches-amerindiennes.qc.ca

(514) 277-6178

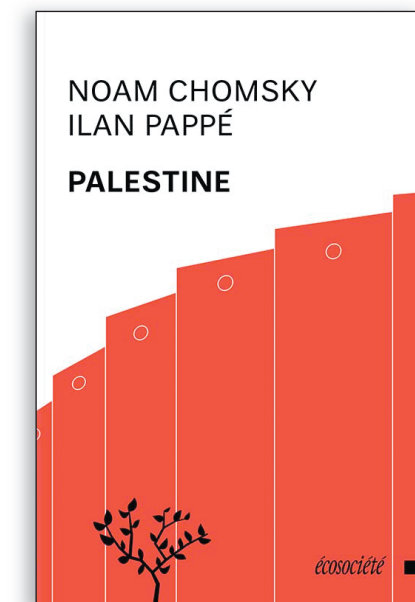
Palestine

NOAM CHOMSKY, ILAN PAPPÉ
Montréal, Écosociété, 2016, 180 p.

Ce livre sur la Palestine mérite tout notre intérêt, car il existe trop peu d'intellectuels de gauche du calibre de l'historien israélien Ilan Pappé et de l'analyste critique américain Noam Chomsky pour réfléchir sur des questions aussi déterminantes que stratégiques concernant la Palestine. Il prend principalement la forme de dialogues entre les deux hommes, habilement menés par Frank Barat, un militant de longue date de la cause palestinienne qui a, entre autres, coordonné le Tribunal Russell sur la Palestine.

Ces échanges, précédés d'une introduction d'Ilan Pappé et complétés, en deuxième partie, par une sélection très pertinente d'articles déjà publiés par les deux auteurs, intéresseront autant le grand public que ceux et celles qui se mobilisent dans les différents mouvements de solidarité avec le peuple palestinien. Les grandes questions concernant le passé, le présent et l'avenir de la Palestine y font l'objet d'une discussion serrée, intelligente et parfois divergente.

Le rapport au passé, souvent éludé en Occident sous prétexte que seul compte le « présent » du processus de paix, occupe une place importante dans l'ouvrage, car il est capital pour ceux et celles qui ont été opprimés par l'occupa-



tion. Cela permet de faire ressortir les cas patents de « colonialisme et de dépossession » dont souffrent les Palestiniens depuis la *Nakhba* (« la catastrophe »). Cet événement historique qui réfère à l'expulsion de 750 000 Palestiniens en 1948 et à la destruction de centaines de villages et de villes, Ilan Pappé n'hésite pas à le qualifier de « nettoyage ethnique » (p. 32).

Des questions aussi vastes que le projet d'« État juif » ou le rapport entre la Shoah et la création de l'État d'Israël sont également abordées de manière éclairante. À cet égard, Chomsky rappelle, battant en brèche les idées reçues, qu'Israël aurait pu voir le jour sans la tragédie de la Shoah. Celle-ci « n'était pas un enjeu capital à la fin des années 1940 » en Israël mais l'est devenue à

partir de 1967. Ce qui dominait entièrement était le projet sioniste d'une « Palestine peuplée de Juifs plutôt que d'Arabes » (p. 66), précise Ilan Pappé.

À cet égard, le sionisme fait l'objet d'une attention particulière en tant que phénomène historique et idéologique. Chomsky nous explique, par exemple, les mutations qu'a connues au fil de l'histoire cette idéologie dont l'une des composantes fondamentales est le colonialisme de peuplement, alors que Pappé nous aide à voir comment le sionisme opère toujours en tant qu'« appareil idéologique » d'État.

Les échanges entre Pappé et Chomsky nous éclairent sur beaucoup d'autres points, notamment : les politiques ségrégationnistes et l'idéologie raciste d'Israël envers les Palestiniens – un « apartheid » plus dogmatique, selon Pappé, « que ne l'était le suprémacisme blanc en Afrique du Sud » (p. 115) ; la campagne Boycott, Désinvestissement et Sanctions (BDS) contre Israël, qui s'inspire du boycott efficace contre l'Afrique du Sud au temps de l'apartheid ; et enfin les perspectives d'avenir que sont la solution de deux États ou celle d'un État binational.

Ce livre, sans contredit, donne des clés indispensables pour comprendre la question palestinienne et nourrir notre solidarité en offrant des pistes de solution à une injustice qui dure depuis trop d'années.

Mouloud Idir

spiritualitésanté

LA RÉFÉRENCE

sur les questions qui évoluent à l'intersection des champs de la spiritualité et de la santé

www.cssante.ca | 418 682-7939

Prix : 22 \$/un an (3 numéros) Prix : 39 \$/deux ans (6 numéros)

